

Mon plus beau cadeau de Noël

Anne Dandurand

Number 66, Winter 1996

Contes urbains 1994-1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13827ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dandurand, A. (1996). Mon plus beau cadeau de Noël. *Moebius*, (66), 47–50.

Mon plus beau cadeau de Noël

Anne Dandurand

J'ai quinze ans. Vous croyez que c'est facile? Pas du tout, surtout quand comme moi on a un feu sauvage sur la lèvre et un cadavre sur la conscience. Chaud, je l'aimais. Froid, c'est plus pesant que prévu.

Je sais juste son nom de plume : Panache Obstacle. Ça lui convenait très bien, remarquez, lui, le rebelle du show-business, le chantre des poubelles et du doute. J'aurais aimé connaître au moins son vrai prénom. Tant pis.

J'étais allée le voir au Forum. Rien ne manquait, c'était grandiose. Ses injures au public. Ses chansons, des directs au ventre, au cœur. Mais quand nous, les quatorze mille, on est montés sur nos sièges pour le rappel, je suis sortie.

J'ai pas eu de misère à trouver son truck, ni à le débarrer. Je me pratique depuis un mois sur les chars cheap des profs à la polyvalente. Je me suis appuyée entre le cric et la caisse de Miller (oh... Henry!) et j'ai attendu. Y avait assez de lumière pour jouer avec ma montre.

Sont arrivés huit avec lui, dont trois filles. On aurait dit qu'ils portaient sur eux tout le brouhaha de la foule comme une grande cape. Un des gars m'a demandé qu'est-ce que je foutais là. En remontant mes bas rouges jusqu'à mes hot pants j'ai répondu : « j'ai à chanter un blues en cul majeur avec Panache. »

Ça leur en a bouché un coin (lequel? C'est dur, c'était pas des Anglais). Une fille a ri. Puis un des mauvais compagnons lui a lancé : souviens-toi de Grégoire, Panache.

Moi, je me suis pas rappelé qui c'était, mais j'ai senti que je tenais mon chat par la queue.

Je les ai suivis à travers leur nuit. Pour des proches cinquante ans, sont résistants. À dix heures neuf du matin, au « Chien d'or », il restait plus que Panache, assez ébou-riffé, et moi. Enfin.

J'aurais voulu qu'il m'explique son cheminement quand il écrit des vers comme : « ça pue le compromis ». Lui me marmottait l'historique de sa brosse à Chibouga-mau, en 68. J'étais même pas née, qu'est-ce que tu veux que ça me sacre ? Je lui ai demandé de venir me reconduire. Dans le truck, il avait l'air de pas avoir plus le goût que ça. Je lui ai dit : « viens, tu vas peut-être trouver une chanson entre mes jambes. »

Depuis l'été que je rêve de lui tout nu. En même temps, c'est drôle, j'ai aussi désiré une ceinture cloutée, très hard. Ça m'a pris vingt jours de pouce et trois soirs au vestiaire du bowling pour me la payer. (Ma mère m'achète pas ce genre d'accessoires.) Quand je l'ai eue, ça pesait pas aussi lourd autour de ma taille que prévu. Les ceintures et les hommes, c'est pareil.

Je vais le dire cru : je l'ai mal pris qu'il se livre pas plus à moi. J'aurais aimé qu'on ait « un échange signifiant », comme ils disent au cours de morale. Panache Obstacle s'est montré assez gentil avec moi pendant l'acte. Mais j'ai bien senti qu'il avait juste pas voulu laisser passer l'occasion. Une fille de quinze ans, la silhouette un peu ambiguë, peut-être vierge (non, quand même), ça doit pas lui tomber sur le corps tous les jours. *Just a groupie, why not ?*

J'ai bien mal pris ça, j'ai décidé de le tuer. L'absolu, si c'est pas pour tout de suite, c'est pour quand ? Demain ? Demain la bombe. *Now or never.*

Je peux pas dire que ç'a été très compliqué à organiser. Je soupçonnais le vicaire aumônier de se doper. Des fois, ses sermons semblaient baptisés à l'acide.

Pendant la période de géographie, je suis allée le voir dans son bureau. Je lui ai dit : « je vous suce pour un gramme de coke, la semaine prochaine à la même heure, j'haïs la géographie, la bombe va tomber, à quoi ça sert ? » Il m'a répondu : « à rien, je te demande pas d'avalier. »

Je passe les détails. Sept jours plus tard, pendant que le prof décrivait la formation des glaciers, je perdais la foi, j'empochais la coke et le vicaire goûtait surette.

La mort-aux-rats je l'ai achetée. Heureusement c'est Réal qui m'a servie à la quincaillerie. Les autres sont tellement méprisants avec les dames. J'ai haché fin-fin deux-trois bonnes pincées du poison, puis je l'ai intimement mêlé à la coke du curé. (Curé: j'anticipe, mais je vois pas pourquoi il ne gravirait pas les échelons ecclésiastiques, je vois vraiment pas pourquoi.)

Le 31 décembre, à midi, je me suis rendue au domicile de Panache. (Une fille à la polyvalente, son père joue dans des commerciaux, c'est par elle que j'ai eu l'adresse.) J'ai encore crocheté son truck et j'ai dissimulé à demi le sachet dans l'encoignure du siège du chauffeur. Personne ne m'a vue. Toute l'opération s'est déroulée en deux minutes quarante-sept secondes, j'ai chronométré avec ma montre. Il y a aussi un jeu électronique sur ma montre, avec deux niveaux de difficulté. C'est amusant en attendant l'autobus.

À treize heures douze, Panache, seul, me découvre couchée en boule à côté des freins. Ç'a pas l'air de tellement lui plaire, mais d'un doigt mutin je lui pointe le petit bout de plastique qui dépasse. Je lui dis: « un peu d'enfer, Panache? » Et lui, qui laisse jamais passer une occasion, a semblé se lisser d'un coup. Je lui offre de la préparer, justement j'ai tout ce qu'il faut dans mon sac de nylon fuchsia.

Je coupe et je recoupe, c'est plus excitant qu'un jeu de cartes, j'aligne deux tracks, les plus grosses et les plus longues possible. Ça prend du temps. Il remarque mes gants vert gueulant. Je dis: « je suis frileuse, mais c'est surtout à cause des empreintes. » Il trouve ça drôle. Moi aussi.

Galant, il m'offre la première sniff. Je refuse: « merci, je suis en pleine croissance, l'alcool et la drogue c'est pas pour moi. » Ça l'a un peu inquiété, un éclair dans ses beaux yeux, mais ça l'a pas empêché de caler les deux rails poudreux en expert.

Ç'a pris onze parties sur ma montre avant qu'il arrête de se tordre. J'ai pensé l'assommer à un moment donné, mais je me laisse pas distraire: quand je joue avec ma montre, c'est amusant, on attend l'autobus, il finit toujours par arriver.

J'ai tassé Obstacle sous une couverture. Je suis sortie du truck. Par la fenêtre j'ai tiré mes gants vert hurlant sur le siège du chauffeur. Je peux pas m'empêcher de laisser une signature.

Mon plus beau cadeau de Noël cette année c'était les gros titres du *Journal de Montréal* et de *La Presse*. Juste un entrefilet dans *Le Devoir*. La première page de l'*Écho Vedettes*. «MEURTRE OU SUICIDE?» Même Bernard Derome en a parlé.

La police piétine. J'espère qu'elle se gèlera pas les pieds: l'hiver promet de durer.

Mon feu sauvage est presque guéri. J'ai hâte que les vacances de Noël se terminent pour aller raconter celle-là à Claire. Elle, elle s'arrange toujours pour m'en conter une meilleure après.

Je regrette juste de pas l'avoir empaillé. Ma professeure d'arts plastiques va être très-très déçue.

Cette histoire a été publiée d'abord dans la revue *Québec-rock*, en janvier 1984, puis dans le deuxième recueil de l'auteure : *Voilà, c'est moi : c'est rien, j'angoisse* (Triptyque, 1987).